[L. Martineau]

~~FRC 3. 23301.2~~

Case
FRC
22122

69

Lb 30.

VŒUX ET CRAINTES

D'UN JEUNE PATRIOTE,

HABITANT DE VILLENEUVE-LE-ROI,

Près Joigny. ny pas près Sens?

OU

MES VŒUX ET RÉFLEXIONS

Sur les circonstances actuelles de la France.

A Villeneuve-le-Roi, ce 2 Mai 1792.

THE NEWBERRY
LIBRARY

691

VŒUX ET CRAINTES

D'UN JEUNE PATRIOTE,

HABITANT DE VILLENEUVE-LE-ROI,

Près Joigny.

OU

MES VŒUX ET RÉFLEXIONS

Sur les circonstances actuelles de la France.

Par Louis MARTINEAU.

OU ne conduis-tu pas, de l'or soif exécrable ?
Qui pourroit réprimer ta rage impitoyable ?
Qui peindra les malheurs que ta fureur produit ?
Par toi tout se corrompt, par toi tout se détruit ;
Le pauvre est méprisé, l'innocence accablée,
L'orphelin opprimé, la veuve désolée.
Hélas ! qui mieux que moi le prouvera jamais ?
Ceux qui m'avoient promis tant d'amour, de bienfaits,
Ceux en qui j'avois mis ma plus douce espérance,
Ont pu..... mais couvrons tout d'un éternel silence ?

Pour me plaindre du mal que l'intérêt m'a fait ;
Suis-je le seul, hélas ! qu'opprime l'intérêt ?
D'un riche protecteur insensé qui s'appuie !
A son zèle apparent malheur à qui se fie.
La générosité dont il a le dehors
N'est qu'un plus sûr moyen de grossir ses trésors.
Sous ce masque trompeur osant tout entreprendre,
Il ne sait donner peu que pour beaucoup reprendre.
Mais que sont mes malheurs près des maux infinis,
Dont l'avide intérêt menace mon pays ?
Avec d'horribles cris la discorde en furie,
Souffle ses noirs poisons au sein de ma Patrie ;
Et des plus justes loix des monstres destructeurs,
Font dans tous les esprits fermenter ses fureurs.
Les replis tortueux de leurs sourdes intrigues,
Contre la liberté cachent d'affreuses ligues ;
Ils veulent l'immoler à leur cupidité,
Ils prêchent la licence et non la liberté.
La licence étouffant le vrai patriotisme,
Fit toujours sur ses pas marcher le despotisme ;
Ces deux monstres unis par des liens secrets,
En paroissant se fuir, ne se quittent jamais ;
Nés de l'ambition, ils vivent par le crime,
Et l'un près de périr par l'autre se ranime ;
De serpens entouré, le soupçon les conduis,
aiguisant ses poignards la vengeance les suit ;

Les hameaux, les cités devant eux s'engloutissent,
Et du sang des mortels leurs fureurs se nourissent.
Ah! quel est des François l'étrange aveuglement?
Sont-ils au despotisme échappés vainement!
Prête à les dévorer, j'apperçois la licence,
Du Brabant asservi, s'élancer sur la France,
Et du nord, l'esclavage à ses cris triomphans
Accourt..... ô ma Patrie, éveille tes enfans.
Des cruels factieux auxquels ils sont en proie,
Vois renaître l'orgueil et la secrete joie?
Reconnois les projets de ces hommes pervers;
Ils veulent t'écraser, ils n'ont rompu nos fers
Que pour nous en donner que rien ne puisse rompre.
Dans leur marche coupable il faut les interrompre!
Le masque doit tomber; les traîtres reconnus,
Au faîte des grandeurs sont en vain parvenus;
Ils tomberont aussi: cette gloire usurpée,
Comme un phantôme vain, doit être dissipée,
Pour rester ce qu'ils sont, ils ont trop entrepris;
Ils vouloient des honneurs, ils n'auront que mépris;
Ils siégeoient sur le trône, ils seront dans la boue;
Le sort ne les a mis au plus haut de sa roue,
Que pour les abbaisser au dégré le plus bas,
Que pour les mieux punir de tous leurs attentats.
Le crime n'a qu'un tems, le ciel est équitable,
La peine à pas pesans marche vers le coupable;
mais elle atteint toujours celui qu'elle poursuit,

692

Pour éviter ses coups, envain le méchant fuit.
Tremblez, vils intriguans dont la souplesse avide
Détruit une union où la force réside,
Tremblez ! l'instant approche, où bon, libre, éclairé,
Le peuple maudira ceux qui l'ont égaré.
Et toi, peuple qui suis de si dangereux guides,
Apprends que ces amis, adulateurs perfides,
Qui te ventent sans cesse et la force et les droits,†
Sont plus à craindre encor que les flateurs des Rois.
Quand d'une indigne cour, l'orgueil impitoyable,
enchaînoit à son char le peuple misérable,
Et fouloit sous ses pieds la justice et nos loix,
Ont-ils pour nous défendre osé lever la voix ?
Entre le trône et nous, loin d'adoucir nos peines,
Ils aidoient nos tyrans à resserrer nos chaînes.
Et lorsqu'enfin le peuple, avec ses fers rompus,
Terrassé la fierté de ses tyrans vaincus,
Ils l'élèvent au ciel, et de tous ses caprices,
Ces lâches intriguans flattent ses injustices.
Pour moi qui ne crois point à ce zèle affecté,
Je juge ce qu'ils sont par ce qu'ils ont été.
Naguère on les a vus par d'indignes bassesses,
Des plus vils courtisans encenser les maîtresses ;
N'écouter d'autre loi que leur ambition,
S'honorer en rampant de leur protection ;
Et suivant le torrent d'une cour déréglée,
Entraîner dans l'erreur une Reine aveuglée,

† mots vagues : il faudroit et la force et le droit.

Une Reine autrefois l'idole des François,
Que la France sans eux n'eut pu haïr jamais.
Naguère on les a vus bravant notre indigence,
Enrichir leurs valets des trésors de la France;
Au plus juste des Rois cacher la vérité,
Et faire au pied du trône asseoir l'iniquité.
Voilà par quels exploits ces héros s'illustrèrent,
Écrasant aujourd'hui ceux qui les protegèrent.
Des poisons de la cour leurs cœurs envenimés,
D'un civisme si pur seroient-ils animés ?
On n'est point tout-à-coup, quoique Lameth publie,
D'ami du despotisme, ami de la Patrie,
Du bouillant Cazalès je crains moins les fureurs,
Que du souple Menou les discours si flateurs.
L'un menace et rugit tel qu'un lion superbe,
L'autre blesse en serpent, siffle et glisse sous l'herbe.
Mais c'est peu que l'État nourrisse dans son sein,
De tant de trahisons le dangereux venin;
Ce fleuve qui devoit fertiliser la France,
Dans toutes nos cités répandre l'abondance;
Aux arts jadis captifs, rendre la liberté,
Relever l'indigent trop longtems insulté;
Du riche fainéant dégourdir le génie;
Dans tous les rangs enfin ramener l'industrie;
L'intérêt l'a séché jusqu'au fond de son lit;

Le commerce en un mot sans force et sans crédit,
Au plus vil brigandage abandonnant la France,
A détruit des François la plus douce espérance.
Forts de notre foiblesse, un tas d'hommes proscrits,
Revendiquant des droits par la raison détruits,
Répandant parmi nous d'avides émissaires,
Ont rendu de Coblentz les Français tributaires;
Et de la liberté bravant les étendarts,
Font floter leurs drapeaux au pied de nos remparts.
Prévenons les complots que leur fureur concerte.
Les tyrans de l'Europe ont juré notre perte;
La cause de d'Artois est leur cause aujourd'hui,
De d'Artois et des siens ils seront tous l'appui.
Armés du saint pouvoir du prêtre Roi du Tibre,
Ils menacent la France.... et le François est libre!
Qui peut nous arrêter? La constitution
Est de tous les tyrans la consternation;
Armons-nous. Que le Rhin voie encor nos bannières,
De ses flots impuissans franchissant les barrières,
Porter chez le Germain, non pas comme autrefois,
Les injustes efforts de l'orgueil de nos Rois;
Mais de l'humanité les droits imprescriptibles,
D'un peuple souverain les efforts invincibles;
La haine des tyrans et leur destruction,
Et le génie enfin de l'insurrection.
Qu'à la voix des François l'Europe se reveille.

Mais que dis-je ? la France elle-même sommeille ?
Le citoyen en proie à des conseils pervers,
Fatigué d'être libre, attend-il d'autres fers ?
Attend-il que d'Artois, suivi de ses cohortes,
Tarquin audacieux (2), vienne assiéger nos portes ;
Et bravant nos soldats dans nos murs renfermés,
Prouve que pour le joug les François sont formés. +

Enfin des Électeurs les projets se déclarent,
Et de leur nouveau chef, les troupes se préparent ;
Déja je crois les voir dans nos champs dévastés.
Quelle main préviendra tant de calamités ?
Un nouveau Porsenna défend la tyrannie,
Qu'un nouveau Mutius s'arme pour la Patrie.

---

(1) Roi de Rome, qui chassé par les Romains, à cause de sa tyrannie et des débauches de ses enfans, revint assiéger Rome, aidé des troupes de Porsenna, Roi de Clusium, commandées par Porsenna lui-même ; mais lorsqu'ils étoient près de prendre Rome, le jeune Mutius craignant pour sa Patrie allarmée, conçut le dessein de la délivrer. Déguisé en Étrurien, il pénetre dans le camp de Porsenna, arrive jusqu'à la tente de ce Roi, et croyant le reconnoître, il tue à sa place son secrétaire. Menacé d'expier par le feu son intrépide audace, il met sa main sur un brasier ardent, et s'écrie, en la laissant bruler : vois, tyran, si un Romain sait souffrir et craint la mort. Porsenna, étonné de tant de courage, leva le siége de Rome, et fit la paix avec les Romains.

+. En 1757, Mde de Pompadr regala Louis de la visite d'un Sorcier, q après avoir tiré les cartes dit : "Sire, votre regne est celebre par des gds evenemens ; celui q le suivra, le sera par des gds desastres. Le Sceptre chancelera entre les mains de votre Successeur ; mais il sera sauvé par un prince q lui remettra la couronne sur la tête et le vengera des outrages de ses ennemis. Ce prince s'appellera Charles ... Le Roi voulut q le 1er prince q naitroit,

F

De quel remord son cœur seroit-il combattu ?
Pour qui frappe un tyran l'homicide est vertu.
Mais ô trop vain discours ? ô malheureuse France ;
Ne peux-tu donc trouver un bras pour ta vengeance ?
La liberté languit, tout est sourd à ma voix,
L'or seul se fait entendre et dicte ici des loix ;
Pour la cupidité toute honte est perdue ;
A l'or de l'étranger la Patrie est vendue ;
Le ministre (2) est sans foi, le sénat sans vigueur ;
Nos chefs sans union, nos soldats sans ardeur.
Mais à tort des soldats j'accuse le courage ;
Tous brûlent de venger des loix que l'on outrage :
Tous jurent de mourir les armes à la main.
O noble dévouement ! qui peut te rendre vain ?
L'aveugle soif de l'or, et cette audace impie,
D'un prêtre (3) au nom du ciel maudissant sa Patrie ;
Qui sous l'appui sacré de la religion ;
Cherche à défier sa folle ambition,
Usurpant de son Dieu la puissance suprême ;
Pour se faire ainsi craindre, est-il donc dieu lui-même ?

---

(2) Ceci a été fait avant le décret sur la guerre ; et le ministre est, je crois, justifié.

(3) Un prêtre non assermenté n'est point criminel par sa résistance. Mais tout prêtre qui abuse de son ministère pour soulever et égarer les esprits foibles, est coupable, selon moi, de haute trahison contre la nation.

Non, non, ce tems n'est plus où l'homme confondoit
Le prêtre sacrilége et le Dieu qu'il servoit,
Si l'humble charité doit être son partage,
Punir l'orgueil d'un prêtre, au ciel c'est rendre hommage.
Quand un signe de paix dans sa main doit briller,
Sa main d'un fer sanglant doit-elle se souiller ?
Prêtre d'un Dieu d'amour, doit-il prêcher la haine?
Contre toutes nos loix, sa fureur se déchaîne ;
Secondant des proscrits l'orgueil audacieux,
La chaire retentit de crix séditieux.
Arrêtons dans sa source, un mal si redoutable.
La vengeance du prêtre est toujours implacable.
Qui tarde à le punir doit tout craindre de lui :
Au crime trop souvent l'autel servit d'appui.

imprimé à Sens, pré Villeneuve-le-Roi.